

François Boddaert

Féeries insolites, excentriques...

sur l'exposition Gravures, Sérigraphies de Jean-Pierre Pincemin
(Orangerie des Musées de Sens, 21 juin - 14 nov. 2016)

Vingt-quatre ans après l'exposition *Figure comme représentation*, au Palais Synodal, la ville de Sens rend à nouveau hommage (il était temps !) à Jean-Pierre Pincemin (1944-2005), qui vécut là plusieurs années, dans le vaste Moulin du Roy. L'ampleur du lieu n'est pas anodin pour cet artiste qui fut à la fois peintre, graveur, sculpteur, céramiste, abordant tous les genres, essayant (et inventant) toutes les techniques et pratiquant tous les formats. Ce que montre la très riche exposition de L'Orangerie, (due essentiellement à l'énergique labeur de Muriel et Henri-Jacques Charles, aidés de Françoise Pincemin) quant à son travail de graveur / sérigraphe. Plus de 240 œuvres, remarquablement présentées, permettent d'embrasser, l'espace d'une longue visite, l'ampleur du travail de Pincemin – de la gravure d'un format de paquet de cigarettes (qu'il fumait beaucoup !) aux eaux-fortes imposantes de près d'un mètre de hauteur.



Gravures donc, au sucre sur cuivre, carborundum, aquatintes, empreintes, pointes sèches sur plexiglas, gravures sur contreplaqué, xylographies, méthode Jacomet (à base de gélatine), pochoirs, héliogravures, monotypes (il rehaussait souvent ses estampes, même au goudron !), sérigraphies, intrusion de pâte à modeler, lithographies... Pincemin n'avait peur de rien et tentait tout, comme en se jouant des complexes techniques de l'estampe – complexité qui excitait sa verve de *bricoleur* hardi et tenace !

Jean-Louis Pincemin
(Photo : Xavier Gary)

Cette aisance (issue de son premier métier d'ouvrier tourneur en mécanique de précision ?), alliée à un esprit perpétuellement inventif et sans tabou, lui permit de toujours obtenir ce qu'il cherchait à montrer et voulait fervemment exprimer – un univers à la fois éclaté dans sa diversité heureuse et un monde proche de celui de l'enfance, cet entre-temps de la liberté tant formelle que gestuelle. Sans cesse à mi-

chemin de l'onirisme (parfois inquiet : je pense à la série *Les danses macabres*) et de la présence réelle (ses autoportraits subreptices glissés ici et là), Pincemin fut nettement un rêveur très éveillé !

Son œuvre sur papier estampé commence cependant dans les années soixante-dix par ses sérigraphies, peu connues du public, aux motifs géométriques répétés, combinés, dans l'esprit du mouvement Support / Surface qu'il côtoya un temps – et sa théorie de « *l'absence de lyrisme et de profondeur expressive* ». Il poursuivra de loin en loin cette aventure « minimaliste » par de petites gravures de pur geste scarificateur signifiant. Mais à partir de 1984, et par à coups (au fil des rencontres avec des taille-douciens dont le fameux Piero Crommelynck), son monde vivant sortira de sa main et imposera sa forte emprise à la fois réaliste et fantasmagorique ; les « motifs » végétaux, humains et animaliers (la vie même dans sa multiplicité) s'imposeront, et nous imposeront leur singulière présence comme extraite du magma primordial – ce qui fera dire à Gérard Titus-Carmel qu'il paraissait avoir « *délaissé tout à coup Mondrian pour le Douanier¹* ».



*Grand bois rehaussé, 1989 (1000 x 855 cm)
Atelier Pascin Paris - Photo : Musées de Sens - E. Berry*

Esprit curieux, Pincemin travailla aussi bien à des projets de vitraux qu'à l'accompagnement de textes littéraires anciens (*Micromégas*, *Sonnet XIV* de Shakespeare) ou contemporains (Dalla Fior, Giovannoni, Faïn...). Cette proximité avec l'écriture et le livre donnera d'ailleurs un petit chef d'œuvre (aujourd'hui introuvable), *Les Amants séparés*², un bref conte mélancolique de sa main, accompagné d'une suite de petites peintures qui sont autant d'hommages à la tradition de l'enluminure, comme le souligne Christian Bonnefoi dans un texte remarquable sur la sculpture de Pincemin³. Du trait gras, un peu barbelé, au signe maigre, de l'empâtement faussement malhabile aux détours d'une forme suggérée (mais aussitôt reconnaissable), les féeries insolites (*excentriques* même) de ce carnaval contemporain situent l'œuvre de Jean-Pierre Pincemin à la fois dans son époque (elles nous font signe fortement) et hors du temps présent, en brouillant les références et rusant avec les styles (et les genres) – puisque aussi bien Lascaux, Goya ou Picasso (« *J'ai une admiration immodérée pour le maître !* ») mêlent assez de leur puissance au travail de Pincemin...

Muriel et Henri-Jacques Charles, qui exposèrent souvent Pincemin dans leur Galerie Abélard, ont réalisé par ailleurs le précieux catalogue de cette exposition, où l'on peut lire leur texte, accompagnant ceux de Jean-Pierre Pincemin et de Louis Dalla Fior.

¹ Gérard Titus-Carmel, « Des Carrés collés à la robe chinoise : la Stratégie du motif », in *Au vif de la peinture, à l'ombre des mots*, L'Atelier contemporain, 2016.

² *Les Amants séparés*, Galerie municipale de Vitry-sur-Seine, 1998.

³ Christian Bonnefoi, « Le drapé du hérisson », in *Pincemin*, Gallimard, 2010.